

# Denis Monette

## *L'Ermite*

Tome 1



roman

10  
SUR  
10

*L'Ermite*

## Du même auteur

### **Autobiographie**

*Ensemble pour toujours*, 2015

### **Romans**

*Adèle et Amélie*, 1990

*Les bouquets de nocés*, 1995

*The Bridal Bouquets (Les bouquets de nocés)*, 1995

*Un purgatoire*, 1996 ; coll. « 10 sur 10 », 2010

*Marie Mousseau, 1937-1957*, 1997 ; coll. « 10 sur 10 », 2012

*Et Mathilde chantait*, 1999 ; coll. « 10 sur 10 », 2011

*La maison des regrets*, 2003 ; coll. « 10 sur 10 », 2013

*Par un si beau matin*, 2005 ; coll. « 10 sur 10 », 2012

*La paroissienne*, 2007 ; coll. « 10 sur 10 », 2010

*M. et Mme Jean-Baptiste Rouet*, 2008

*Quatre jours de pluie*, 2010 ; coll. « 10 sur 10 », 2012

*Le jardin du docteur Des Oeillets*, 2011

*Les Délaisées*, 2012

*La Veuve du boulanger*, 2014

### **La Trilogie**

*L'Ermite*, 1998 ; coll. « 10 sur 10 », 2016

*Pauline Pinchaud, servante*, 2000 ; coll. « 10 sur 10 », 2016

*Le Rejeton*, 2001 ; coll. « 10 sur 10 », 2016

### **Récits**

*Un journaliste à Hollywood*, 1987 (épuisé)

*Les parapluies du diable*, 1993 ; coll. « 10 sur 10 », 2011

### **Recueils de billets**

*Au fil des sentiments*, vol. 1, 1985

*Pour un peu d'espoir*, vol. 2, 1986

*Les chemins de la vie*, vol. 3, 1989

*Le partage du cœur*, vol. 4, 1992

*Au gré des émotions*, vol. 5, 1998

*Les sentiers du bonheur*, vol. 6, 2003

Denis Monette

*L'Ermite*

Tome 1

Roman



*À Francine Fleury, pour l'encouragement,  
l'appui... et la profonde amitié qui nous lie.*

## Prologue

Un maringouin s'était déposé sur sa main gauche et, d'un geste rapide de la main droite, l'homme l'écrasa tout en marmonnant : « Tu m'prendras pas une goutte de mon sang, toi ! » Puis, faisant fi de la chenille qui rampait sur la moustiquaire et de l'araignée qui tissait sa toile entre la poutre et le plafond, Samuel Bourque sortit de son shack pour se diriger vers la bécosse. Besoin naturel accompli, il déversa de la chaux pour atténuer les odeurs tout en chassant du pied une couleuvre qui voulait faire de sa chiotte, son refuge. Samedi 17 juillet 1948. Un jour comme les autres depuis qu'il avait déserté la grande ville pour vivre seul dans cette cambuse dix ans auparavant. Une cabane de bois au sommet d'une butte qui surplombait un lac artificiel à Saint-Calixte. Une cabane louée pour un été et qu'il n'avait, dès lors, jamais quittée.

— Sam, viens icitte une minute. Faut que j'te parle.

C'était Piquet, son unique voisin. Hector Piquette dit « Piquet » parce qu'il était petit, droit et raide comme un pieu, malgré ses soixante et onze ans. Piquet qui habitait depuis quinze ans un chalet un peu plus grand qu'il partageait avec Charlotte, celle que tout le monde appelait « la veuve », avec laquelle il était « accoté ». Soixante-dix ans, maigrelette, les cheveux blancs, les doigts jaunis par la cigarette, Charlotte avait rejoint Piquet dans son camp après avoir enterré son mari au village. Et ce, avec la bénédiction du curé qui n'avait pas insisté pour les marier, parce que ni l'un ni l'autre n'avait d'enfants.

Une centaine de pieds séparaient le chalet de Piquet du shack de Sam. Et ils se parlaient chaque jour, leurs voix transmises par l'écho, à moins d'être étouffées par les bruissements d'ailes d'un mariage d'oiseaux.

— Bon, qu'est-ce que tu as à m'dire ? Encore une nouvelle de ton journal ?

— Non, Sam, c'est sérieux, c'est important.

— J't'écoute. La veuve n'est pas malade, au moins ?

— Pas une miette ! Elle fait bouillir sa rhubarbe pour faire sa confiture.

— Alors, c'est quoi ?

— Une fille ! J'arrive du village, c'est l'curé qui m'en a parlé.

— J'comprends pas. C'est quoi, l'affaire ?

— Une fille qui vient de Montréal. Elle s'est réfugiée chez l'curé. Y cherche à la caser pour quelque temps. Y'est mal pris. On a pensé à toé...

— À moi ? Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire-là ?

— Laisse-moé t'raconter. Après, tu décideras.

— Décider quoi ?

— Écoute, c'est une fille qui devait habiter chez sa sœur à Saint-Lin. Rendue là, l'autre voulait pas d'elle. Avec son mari pis ses quatre enfants, tu comprends... En

plus, paraît qu'elles s'accordent pas. La fille s'est laissé dire que le curé d'icitte se cherchait une servante. Une maudite belle menterie, le curé en a une depuis cinq ans. Pis est encore bonne pour un autre dix ans, la vieille Hortense. Ben, comme on peut pas l'abandonner, y cherche à la caser. Y'a pensé qu'tu pourrais peut-être l'héberger pour une durée. Le temps d'la placer ailleurs, d'lui trouver une famille.

— Es-tu après devenir fou ? Pis, l'curé Talbert itou ? J'ai pas besoin d'personne ! J'ai un shack d'une seule pièce, pis c'est grand comme ma gueule !

— Ouais... t'as raison, mais n'empêche que ça t'ferait une servante. Pis, pour rien à part ça ! Juste logée pis nourrie. Juste pour un bout d'temps, Sam. On peut pas sacrer une fille de vingt ans dans la rue !

— Ben, qu'il la garde, lui ! Le presbytère est assez grand ! Depuis quand qu'un homme de Dieu veut envoyer une fille dans l'shack d'un vieux ?

— Voyons donc, Sam, la garder, ça s'fait pas ! Les commérages... Le curé est trop jeune, ça ferait jaser. Pis sa vieille servante risquerait de s'choquer pis d's'en aller. Penses-y un peu, Sam ! C'est un service qu'y te demande, pas un sacrifice ! Juste pour un bout d'temps... Pis, avec un homme de soixante ans, ça risque pas d'faire courir les langues.

— T'es fou ou quoi ? Tu sais bien que j'ai pas d'place pour deux, Piquet ! Même pour un soir ou deux, c'est un shack que j'ai, pas un chalet !

— T'as quand même un sofa, c'est mieux que d'coucher dans la rue. Le curé m'a dit de pas t'forcer, mais n'empêche que ça lui donnerait un bon coup de main...

— Pourquoi elle retourne pas d'où elle vient ? Montréal, c'est pas l'bout du monde, non ? Elle couchait sûrement pas dans la rue avant d'arriver ici ?

— Reste à voir ! Sa mère est à l'asile, elle a pas d'père, pas d'famille...

— Alors, qu'on force sa sœur à la prendre ! Pour un bout d'temps, comme dit le curé. Mon shack, c'est une soue à cochons ! Tu l'sais, Piquet ! C'est pas une place pour héberger une fille qui vient d'la ville ! Y'a juste une commode, une table, deux chaises, mon lit pis le sofa. Aussi bien la loger dans une écurie, ce serait plus grand qu'chez moi ! Ç'a pas d'maudit bon sens, cette affaire-là !

— J'sais ben, mais avec un brin de bonne volonté...

— Pourquoi tu la prends pas chez toi, Piquet ? T'as un sofa toi aussi, non ?

— Voyons donc ! Avec la veuve, son linge, ses pots de cornichons... On est déjà à l'étroit... Pis, avec les services que j'te rends...

— Quels services ?

— Ben... fais-moi pas parler, Sam. La veuve de temps en temps...

— Ça, c'est toi qui l'as voulu ! J'ai jamais rien demandé, moi !

— N'empêche que tu la refuses pas quand ça s'présente.

— Peut-être, mais de quoi tu t'mêles, Piquet ? Pourquoi veux-tu absolument que j'la prenne, cette fille-là ?

— Parce que j'l'ai vue, Sam, parce qu'elle fait pitié. Elle sait plus où aller, elle avait les larmes aux yeux. Une fille pleine de santé. Une fille rejetée... Avec un peu d'cœur, comme disait l'curé...

Piquet connaissait bien le point sensible de son voisin. Il venait de prononcer les mots qu'il fallait pour que Sam baisse la tête, réfléchisse, se gratte le menton. Samuel Bourque fondait devant la souffrance d'autrui. Il ne supportait même pas que la veuve ait un mal de reins sans la frotter avec du camphre. Il avait même pris soin

d'un moineau qui s'était brisé une aile, jusqu'à ce qu'il reprenne son envol. Solitaire, ermite dans son shack, Sam avait quand même et sans cesse le cœur sur la main.

— Va m'falloir la nourrir, la fille ?

— Oui, mais en échange, elle va travailler, elle va décrotter, elle va aider.

— Aider à quoi ? J'm'arrange tout seul depuis dix ans... Pis, la nourrir, ça prend d'argent. J'en ai pas...

— Sam, à d'autres, pas à moé... Une boîte de bines, une soupe au chou, un morceau d'pain, c'est pas ça qui va te ruiner.

— N'empêche que ça n'a pas d'bon sens, cette affaire-là ! Une fille dans mon shack... Une fille de vingt ans à part ça ! J'ai même pas un rideau qui sépare mon lit du sofa.

— Si c'est ça qui t'gêne, la veuve peut s'occuper d'ça. Avec elle...

— Non, laisse faire, j'vais m'arranger avec ça.

— Ça veut dire que t'acceptes ? Tu veux ben la prendre pour un bout d'temps ?

— Un bout d'temps... pas longtemps ! T'as besoin de l'dire au curé ! Reste à savoir si la fille va accepter l'arrangement. Pas d'électricité, la bécosse dehors, l'eau à la pompe... Pour une fille d'la ville, ça m'surprendrait que ça fasse son affaire. Pis, avec son linge...

— Juste une valise, Sam, c'est tout c'qu'elle a en plus de c'qu'elle a sur le dos. Pis, t'en fais pas, le curé va vite t'en débarrasser. Juste un service en attendant...

— En attendant, en attendant... En attendant quoi, Piquet ? C'est pas par ici qu'elle va s'caser, la fille d'la ville ! Les gens sont pauvres comme Job ! Des servantes, y'ont pas besoin d'ça...

— T'en fais pas, on va l'installer ailleurs, le curé va y voir. Les brebis égarées, y s'en occupe, lui. C'est sa mission...

— Bon, bon, ça va faire ! Si la fille veut vivre dans un shack, va la chercher. Mais si elle fait la moue, j'm'en lave les mains pis j'la retourne au presbytère.

— T'as raison, pis ça, j'vais l'dire au curé. C'est l'shack ou y s'débrouille avec elle. Si demain, ça marche pas, j'la ramène, Sam. Promis, juré craché !

Piquet était reparti au village dans sa vieille bagnole et, resté seul, Sam regardait sa cabane et s'en voulait d'avoir accepté. Un taudis ! Une bicoque pour le vieux solitaire qu'il était devenu. Une mansarde d'une seule pièce avec une poutre au plafond pour sécher ses vêtements, un poêle à bois, une vieille glacière pour sa viande et son lait et une tablette pour ses conserves. Que ça... et ses souvenirs enfouis dans une malle sous son lit. Il avait quitté la ville pour se démunir de tout, après avoir travaillé pendant trente ans comme *shoe shine boy* dans un coin du commerce d'un barbier de la rue Sainte-Catherine. Économies dans un bas de laine, il avait loué le shack pour ne plus le quitter. Économies dans son tronc d'arbre, il vivait des jours paisibles, images du passé fluides dans sa tête, loin du tumulte, loin de tout, loin de Gisèle, sa « grande amoureuse », laissée derrière lui. Et voilà qu'à soixante ans, ancré dans sa solitude, épris de sa cabane, une fille allait partager pour quelque temps l'air pollué de son refuge, sa soupe, ses araignées. Lui qui, le matin même, ne s'était pas levé du bon pied. Lui qui avait maugréé contre une couleuvre de trop dans... sa chiotte.

## Chapitre 1

Elle était là, debout devant lui, sa valise à ses pieds. Sam la regarda, se tourna vers Piquet et fronça les sourcils. Ce qui n'échappa pas à la nouvelle venue qui était loin de ce à quoi il s'attendait. Pas très grande, assez dodue, voire grassette, elle portait un tailleur deux pièces d'un bleu azur. Un tailleur de gabardine un peu trop chaud pour le mois de juillet. Elle était brune, cheveux courts et frisés, avait du fard aux joues et portait du rouge à lèvres. Des jambes droites mais robustes et des pieds gras, courts et potelés, dans des souliers de cuir noir à talons cubains. Elle avait les yeux bruns, un nez retroussé, et semblait avoir la peau douce. Et Sam remarqua que la fille de vingt ans avait une... belle croupe. Des hanches fermes, la taille un peu ronde, et des seins qui se retenaient pour ne pas bondir de la blouse blanche qui les renfermait. D'énormes seins comme ceux des femmes qui allaitent. Mais des seins fermes, collés l'un contre l'autre, avec la

raie en évidence. Elle n'avait rien dit. Elle l'observait, elle affichait un air timide. Mais il l'avait vue regarder de travers la cabane qui allait l'abriter. Sans rien dire, mais avec, dans le regard, une espèce de dégoût qu'elle avait eu peine à dissimuler. À cent pieds plus loin, d'un coin de la fenêtre, la veuve épiait la scène d'un œil sournois. D'un œil presque malsain, car cette « grosse fille » venait lui barrer le chemin. C'était la première fois qu'une autre femme violait son territoire. Et de surcroît, très jeune, et avec de gros seins.

— Sam, j'te présente Pauline Pinchaud, la fille dont j'te parlais...

Une présentation on ne peut plus sommaire. Piquet ne savait que dire, bloqué par le visage de marbre de son voisin de la butte. La fille tendit la main, offrit un doux sourire et marmonna :

— J'suis contente de vous rencontrer, monsieur...  
Monsieur ?

Sam lui donna une rude poignée de main et dégoisa d'un seul trait :

— Ici, y'a pas d'monsieur. Mon nom, c'est Sam, toi, c'est Pauline, et pas d'cérémonie. Sur la butte, Piquet, la veuve pis moi, on marche au « tu ». Même chose pour toi. Ça va ?

— Ben certain ! J'demande pas mieux, ça va être moins gênant...

Sam ne la laissa pas poursuivre et reprit là où il en était :

— Mon shack, c'est ça ! Tout en bois, une seule pièce, avec un sofa pour toi. Pas d'électricité, pas de téléphone, un tiroir de bureau, trois supports pour ton linge. Une pompe pour l'eau, une grande cuve pour le bain et la bécosse dehors. T'as sûrement vu mieux qu'ça en ville...

Elle souriait, avait croisé les bras, ce qui avait incité Sam à s'interrompre.

— J’savais tout ça : Piquet m’a tout décrit. Y’a pas d’surprise pour moi, pis ça va m’arranger pour l’instant. Merci de m’héberger, monsieur, pardon, j’veux dire... Sam. J’serai pas dans tes jambes longtemps. Juste le temps de m’virer d’bord, de voir ce que l’curé va m’trouver. J’peux-tu rentrer maintenant ? En plein soleil avec mon costume à manches longues...

Sam, à son tour gêné, désespéré, placé devant le fait accompli, lui ouvrit la porte qui grinça, et ne se donna même pas la peine de prendre sa valise. Elle la souleva elle-même comme s’il se fût agi d’un oreiller. Pétante de santé, Sam remarqua qu’elle était, de plus, robuste, costarde, avec de bons bras, de bonnes mains et d’assez gros doigts, même s’ils étaient atténués par un vernis à ongles. Piquet avançait, reculait, regardait ailleurs pour éviter le regard de l’ermite. Il craignait encore, il avait peur qu’à la dernière minute... mais Sam lui lança :

— Ça va, Piquet, on n’a plus besoin d’toi. Tu peux rentrer, ta part est faite, j’m charge du reste.

Le petit homme s’éloigna, jugeant qu’il en avait pour son compte, et, à mi-chemin, l’écho le servant bien, il entendit Sam dire à son invitée :

— J’t parlais de la cuve pour le bain mais, en été, y’a le lac. L’eau est bonne, pas trop froide, et c’est là que tout l’monde se lave.

La porte à la moustiquaire trouée refermée, Sam se rendit compte que la fille examinait la pièce dans laquelle elle serait confinée. D’un seul coup d’œil, elle avait tout vu. Tant de choses les unes sur les autres, la table pas nettoyée, les mouches autour des tasses et une chenille qu’elle écrasa du pied. Ce qui fit dire à son hôte :

— Si t’as pas peur d’user tes semelles, t’as pas fini ! Une chenille attend pas l’autre, les fourmis sont chez

elles, pis y'a des araignées, des mouches noires, des maringouins. C'que tu vois, c'est c'que j'ai. C'est pas très invitant...

Elle s'était retournée, lui avait souri, pour ajouter très gentiment :

— Quand j'aurai fait l'ménage, tu r'connaîtras plus rien.

— J'ai pas demandé ça en échange au curé. J'ai rien demandé. J'ai accepté de rendre service. T'auras pas à t'morfondre...

— J'vais quand même pas rester les bras croisés. J'ai déjà vu pire, tu sais.

— Ça m'surprendrait, mais tu feras bien c'que tu voudras, moi, j'demande rien. Comme j'ai pas les moyens de t'payer en argent...

— Y manquerait plus qu'ça ! Tu m'héberges, tu m'nourris, c'est ben assez ! Quand j'pense que ma propre sœur...

— Tu m'raconteras ta vie demain si tu veux bien. T'as eu une dure journée, t'es fatiguée. On va souper, tu vas t'installer, t'en as pour la soirée.

Pauline avait encore souri et Sam remarqua qu'elle avait les dents blanches.

— Tu pourras prendre deux tiroirs du bureau si tu veux. J'ai juste des *overalls* dans celui du bas. Pis, si t'as besoin d'un autre support pour ton linge, la veuve en a sûrement un de trop.

— Pour c'que j'ai dans ma valise, ça ira. J'ai pas grand-chose, tu sais. J'ai jeté toutes mes guenilles, j'ai gardé juste c'que j'avais d'mieux. Ça faisait longtemps que j'travaillais pas. C'est pour ça que j'me suis retrouvée chez ma sœur. Pis, là...

— Garde ça pour demain, j'veux rien savoir ce soir. Pis, t'as pas à m'conter ta vie, Pauline. J'suis pas ton confesseur, j'donne juste un coup d'main.

— T'as raison, mais demain, si tu veux... Faut quand même que j'm'explique.

— Tu dois avoir faim ? As-tu mangé quelque part avant d'arriver ici ?

— La servante du curé m'a servi une soupe pis une sandwich, mais c'est rendu loin à c't'heure-ci. J'mangerais ben, c'est certain.

— Tu sais faire la cuisine ?

— J'me débrouille pas mal. Pas une experte, mais j'ai des connaissances.

— Ce soir, j'ai des bines, des œufs, du pain croûte. Tu peux faire une omelette sur le p'tit rond que j'chauffe à l'huile à lampe ?

— Ben, si tu m'montres comment ça marche, oui. J'connais pas ça, ce p'tit poêle-là.

— Pas surprenant, c'est moi qui l'ai patenté. Ça m'sert pour l'été ; l'hiver, j'ai l'poêle à bois. Pis, la plupart du temps, l'été, j'mange froid.

Pauline avait retiré le veston de son tailleur et Sam remarqua que sa blouse blanche était très propre et bien... remplie. Pour une fille de la ville, Pauline avait tout ce que ça prenait pour être une rude fille de la ferme. Du genre à porter dix enfants et à être, de plus, la nourrice de plusieurs autres. « Une fille forte. Une brave fille, songea-t-il. Et bien tournée à part ça. » Et Piquet qui lui disait qu'il n'aurait qu'une bouche de plus à nourrir... À voir ses rondeurs, c'était plutôt un ventre qu'il aurait à remplir. « Ça doit manger comme un bœuf, une fille comme ça ! » craignait-il.

Elle avait cuisiné, puis mangé normalement. Pas plus que lui, pas moins non plus. Elle semblait chercher le dessert, du « sucré » sans doute. Il s'excusa, il n'avait rien d'autre que de la confiture pour l'instant. Ce à quoi elle fit honneur sur un gros morceau de pain enduit de beurre.

— Ce soir, pour te laver, j’peux pas tellement t’accommoder. L’hiver, c’est la cuve; l’été, c’est le lac. Y’a quand même la serviette pis l’eau d’la pompe.

— Ça peut attendre à demain. J’irai au lac comme tous les autres. J’ai mon costume de bain.

Pauline ouvrit sa valise et en retira quelques jupes, quelques blouses, une veste de laine, des sandales de plage, un maillot de bain noir, et une petite mallette à cosmétiques. Elle se servit d’un cintre pour son tailleur bleu et sa blouse blanche, « son linge du dimanche », selon elle, et utilisa l’autre cintre pour ses jupes et ses blouses. Un soutien-gorge, des culottes et des bas allèrent au tiroir désigné pour elle, et un imperméable trouva place dans celui partagé avec Sam. Comme produits de toilette, pas beaucoup. Un tube de rouge à lèvres, un fard à joues, un flacon de parfum, une bouteille de vernis à ongles, un savon parfumé, une brosse à dents, un dentifrice et un rasoir pour s’épiler les jambes. Dans son sac à main, un peigne, une brosse, un petit miroir, des photos, quelques papiers et un tout petit réticule. Elle avait tout vidé sur la table, faisant mine de tout replacer dans son sac. Elle voulait que Sam voit de ses yeux le peu de choses qu’elle possédait.

— T’es arrivée à Saint-Lin avec un peu d’argent ? osa-t-il.

— Oui, cinq piastres, mais y m’en reste juste trois. J’ai dû en donner deux à l’habitant qui m’a emmenée de Saint-Lin jusqu’à Saint-Calixte. J’ai essayé de l’marchander, mais y’a rien voulu savoir. Je sais qu’y m’a volée, mais c’était ça ou j’restais sur le trottoir.

Sam n’avait pas répliqué. Mal à l’aise pour elle, en peine pour lui, il savait qu’il aurait à déboursier pour ses moindres besoins. Lui, sans cesse dans l’insécurité, lui, devenu pingre avec le temps, lui, qui allait rarement

dans son tronc d'arbre. Une fois par mois, en hésitant chaque fois.

La noirceur avait fini par éteindre la lumière du jour. La lampe à l'huile éclairait la cabane. Une seule lampe, mais suffisante pour ce modeste réduit. Sam avait dépassé son heure. Couché tôt, levé tôt, il ne savait comment faire le pas jusqu'à son lit. Elle était là, aucune tenture ne séparait le grabat du sofa. De son côté, elle attendait, gênée, de peur d'être impolie.

— Tu sais, Pauline, y'a pas d'rideau entre le sofa pis moi. Tout s'est passé si vite... Peut-être que demain...

— J'en ferai un avec un drap si ça t'arrange, mais moi, ça m'dérange pas, Sam.

— C'est que... heu... seul, j'ai l'habitude, j'ai... j'veux dire...

— T'as l'habitude de coucher tout nu ? Et pis après ? Fais comme si j'étais pas là, Sam. Change pas tes manies pour moi.

Affichant un certain respect, Sam se devêtit dos à elle. Une fille sous son toit... lui, nu comme un ver... Il se fit très discret, mais il sentait qu'elle l'observait. Glissé sous la couverture sans s'être exposé, il put, à son tour, la voir se déshabiller. Sans la moindre gêne, elle avait tout enlevé pour ne garder que sa culotte. Elle savait qu'il la regardait et prolongeait, de gestes lents, le moment de se couvrir de la courtepoinette du divan. Mine de rien, il lui avait souhaité « bonne nuit », pour l'entendre lui répondre : « toi aussi ». Mais il avait été remué. Elle était si belle dans sa presque nudité. Si belle, si fraîche, comparée à... la veuve. Un frisson, une brève pulsion, et il lui tourna le dos pour s'endormir... « au plus sacrant ». Elle, repue, inconfortable sur ce divan, tourna de bord maintes fois. Songeuse, elle revivait sa journée, son long chemin jusqu'à ce shack, le mépris de sa sœur, le rejet du beau-frère. Sur le mur, une bestiole s'agitait. Pauline se

couvrit la tête de sa couverture. Encore éveillée au milieu de la nuit, aux prises avec des crampes provoquées par les fèves au lard, elle se retenait en se serrant les fesses, pendant que lui, endormi dur... pétaradait.

Levée très tôt, Pauline s'était empressée d'enfiler une jupe, une blouse, et de se rendre, pieds nus, jusqu'aux toilettes rudimentaires. Elle se bouchait le nez d'une main, chassait les mouches de l'autre. Mais, pour ce que la nature exigeait, qu'importait l'endroit. « Pas pire que les gars dans l'armée », se disait-elle. Elle revint vite, pressant le pas, pour être à distance de ce putride endroit. Elle qui, une semaine plus tôt, tirait encore la chasse d'une toilette moderne. Juste avant que la dame chez qui elle logeait se rende compte qu'elle avait subtilisé l'un de ses rouges à lèvres. Ce qui lui avait valu un renvoi sans lettre de références, il allait de soi. Ce qui l'avait amenée, sans y être invitée, chez sa sœur... bien-aimée.

Sam enfilait son caleçon lorsqu'elle entra dans la cambuse. Elle détourna les yeux pour ne pas le gêner, et le brave homme sauta vite dans son pantalon. Torse nu, braguette déboutonnée, il lui demanda comme pour rompre la glace :

— T'as bien dormi ? Pas trop dépaysée, ce matin ?

— J'ai dormi comme une marmotte, mentit-elle, et j'ai trouvé la bécosse.

— Rien pour ouvrir l'appétit là-dedans, mais que veux-tu, c'est primitif ici. Piquet, la veuve pis moi, on est habitués, mais toi...

— J'vais m'y faire, crains pas. On va pas là pour faire sa vie, ajouta-t-elle en riant.

Sam lui avait souri. Affectueusement souri. Pour la première fois.

— Tu veux déjeuner, Pauline ? Tu bois du café ?

— Non, juste du thé avec du sucre. Le café, c'est pas bon pour les nerfs.

— À ta guise. Fais bouillir l'eau et, pendant c'temps-là, j'vais aller dehors rôtir des toasts sur ma grille à charbon. Tu aimes les toasts ? J'ai encore des œufs si t'aimes mieux...

— Non, des toasts avec d'la confiture. J'en prendrais quatre si c'est pas trop.

— C'est correct, te gêne pas. Faut bien manger pour avoir des forces. J'ai aussi du sirop d'érable si t'aimes mieux ça.

— Là, tu parles ! Moi, plus c'est sucré, plus ça fait mon affaire.

Pauline fit bouillir l'eau sur le drôle de rond de poêle « patenté », pendant que Sam s'occupait des rôties. Quatre pour elle, deux pour lui. Son pain croûté venait d'en prendre un coup. Elle mangea avec appétit, trempant ses rôties dans le sirop d'érable. Un bol à soupe de sirop ! Étonné, Sam songea qu'à ce rythme-là, son gallon allait vite voir le fond. Sa chemise enfilée, il se rendit chez Piquet qui, chaque matin, descendait au village.

— Salut, Piquet. Déjà prêt à t'rendre au village ?

— Sam ! Content de t'voir ! T'as l'air en forme ! Pis, comment ça va avec la fille ?

— Pas trop mal. Un peu dérangeante, parce qu'à force de vivre seul... mais avenante. Heureusement que c'est pas pour longtemps. À deux, on étouffe dans ma cabane.

La veuve qui buvait son café n'avait rien dit. Sourire en coin, elle observait l'ermite. Mal à l'aise, se craquant les jointures, il lui avait murmuré :

— Faudra qu'tu fasses sa connaissance, Charlotte. Elle est aimable, tu sais.

La veuve le fixa dans les yeux et lui répondit sèchement :

— Pas intéressée, Sam. J'ai rien à voir avec elle. J'veux pas l'avoir dans les jambes !

— Aie ! Qu'est-ce qui t'prend ? lui lança Piquet d'un ton maussade.

— La grosse, c'est votre problème, pas l'mien. J'me suis mêlée de rien, moé !

— Voyons, la vieille, entre femmes...

— Appelle-moi pas la vieille, Piquet ! Commence pas ça, toé !

— Alors, appelle-la pas la grosse, compris ? C'est Pauline qu'elle s'appelle ! Et pis, c'est une pauvre fille, une créature du bon Dieu, la veuve. Tu pourrais t'en faire une amie si t'étais moins maline. Tu pourrais même la traiter comme ta fille...

— J'y tiens pas, Piquet ! Que Sam s'en charge ! Y'est assez vieux pour être son père !

— Bon, bon, si c'est comme ça, j'resterais dans mon shack avec elle ! tonna Sam à l'endroit de la veuve. D'la chicane, j'y tiens pas ! Pis, oublie pas que c'est Piquet qui m'a forcé à la prendre, cette fille-là !

La veuve se fit douceuse. Sournoise, elle tenta de calmer « ses » deux hommes.

— Pas si fort, elle risque de nous entendre. On est pas à des lieues d'elle...

— Dans ce cas-là, parle plus jamais contre elle, lui rétorqua Piquet. Tâche de comprendre ! On est juste quatre sur la butte, pis elle est pas là pour dix ans, batêche ! Si c'est parce qu'elle est dans tes jambes à cause de Sam, y'aura juste à venir icitte de temps en temps. Tu comprends ? J'irai bûcher du bois pendant que ça s'passera. Ça t'convient-tu, la veuve ?

Charlotte n'avait rien dit. Elle s'était contentée de sourire en regardant Sam de la tête aux pieds. Bien sûr, que ça l'arrangeait. Ce qu'elle avait craint, c'était d'être privée de Sam pour ne coucher qu'avec Piquet. Depuis le temps qu'on se la partageait...

— T'as besoin de petites choses au village, Sam ?

— Ouais... c'est certain, avec elle... J'ai pas de provisions enterrées, moi. J'suis pas un écureuil, j'ai rien prévu...

— Tu veux quoi ? T'as fait une liste ?

— Non, j'le sais par cœur. Rapporte-moi du pain frais, du beurre, des boîtes de soupe aux pois, du foie de porc, pis une livre de bœuf haché. Ajoute aussi trois grosses bières et demande à Gaudrin de mettre ça sur mon compte. J'irai l'payer à la fin du mois.

— Rien d'autre ? T'es certain ?

— Heu... peut-être deux ou trois p'tits *cupcakes* au chocolat et une bouteille de *root beer* Hires. C'est pour elle, j'ai remarqué qu'elle aimait le sucré. Pis, si c'est encore à cinq cennes, achète-lui une Cherry Blossom pour la soirée.

La veuve avait souri de ses dents jaunes et cariées. Ses dents du bas, puisque celles du haut avaient été enlevées. Et comme elle avait une sainte horreur du dentier... Piquet partit dans sa bagnole, Sam rebroussa chemin, et la veuve, restée seule, les yeux remplis de haine, flat-tait son gros chat noir. Malgré l'accord de Piquet, Sam n'était pas resté pour faire... la chose.

De retour dans son shack, le vieil homme chauve resta éberlué. Pauline, vêtue d'un short rouge et d'un *alter top* sur les seins, s'était affairée au ménage. Sam n'avait pas remarqué ces pièces de vêtements dans ses bagages. Bien en chair, provocante, la fille, grimpée sur un tabouret, époussetait les bords des fenêtres. La table avait été lavée, la vaisselle propre rangée dans une cuvette. Ça sentait presque bon avec la moisissure sous le savon. Elle s'était débrouillée sans rien lui demander. Elle avait confectionné des torchons à l'aide d'une vieille taie d'oreiller. Elle avait même fait du savon en délayant de la pâte à raser qu'elle avait trouvée dans la petite boîte ronde sous le blaireau. Et elle lui avait dit en souriant :

— Demain, faudrait qu'tu m'achètes du savon en poudre et une bouteille d'eau de Javel. J'ai pas voulu prendre la barre de Palmolive, on en aura besoin pour nos mains.

— T'en fais pas, j'en ai une autre dans mon tiroir. Parlant d'laver, ça t'dirait de descendre au lac après-midi ? L'eau est plus chaude que l'matin. Tu pourrais t'baigner, faire ta toilette...

— Ben certain, ça m'fera du bien. Tu vas venir avec moi, Sam ?

— J'y vais deux fois par semaine. Le mercredi et le dimanche.

— Oh ! mon Dieu ! C'est dimanche, Sam ! Et j'suis pas allée à la messe ! Qu'est-ce que l'curé va dire ? Après tout ce qu'il a fait pour moi...

— T'en fais pas, j'lui expliquerai, j'lui dirai que t'étais mêlée dans tes journées.

— Pis toi ? Tu vas pas à la messe ? Pis l'vieux pis sa bonne femme ?

— Moi, j'crois pas en Dieu. Ça fait trente-cinq ans que j'me traîne plus dans les églises. Piquet est allé, y manque jamais sa messe. La veuve y va de temps en temps, mais quand ça lui tente pas, elle fait dire au curé qu'elle a une crise de rhumatisme. Surtout quand y pleut, ça passe mieux.

— Pourquoi tu crois pas en Dieu, Sam ?

— Ça, c'est d'mes affaires. J'ai pas envie d'en parler. C'est personnel.

— Excuse-moi, j'voulais pas être curieuse, j'voulais pas fouiner...

— Je l'sais, j't'en veux pas, mais on a d'autres choses de mieux qu'ça à parler. J'paye quand même ma dîme pis mon banc, même si j'suis jamais dedans. Ça fait l'affaire du curé. Mon argent, c'est plus important qu'mes dévotions pour lui.

— Tu disais qu'on avait d'autres choses à parler... J'espère que c'est pas pour me dire de m'en aller... J'sais que j'dérange, mais...

— Non, c'est pas ça, Pauline. Fais-toi pas d'fausses idées.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, alors ?

— Bon, ce soir, après l'souper, si tu veux bien...

— Si j'veux quoi ?

— J'aimerais qu'tu m'parles de toi, que tu m'racontes ta vie. Hier soir, t'étais déjà prête...

— J'demande pas mieux, moi ! J'ai l'goût de t'vider mon sac, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu m'parles aussi de toi, Sam.

La cambuse avait changé d'allure. Sans être coquette, ce qui était impensable, elle était propre, rangée, les effets à leur place. Pauline, à l'aide d'un drap blanc, avait réussi à faire une espèce de tenture qu'elle avait épinglée aux deux pans de mur pour que, de chaque côté, règne une certaine intimité. Ce qui avait plu à Sam, qui se sentirait plus à l'aise pour se dévêtir. Vers deux heures de l'après-midi, alors qu'elle étendait du linge trempé sur des branches d'arbre plutôt que sur la poutre du shack trop haute pour elle, Sam en profita pour enfiler son maillot de bain vert retenu par une ceinture de ratine. Quand elle le vit, prêt pour la baignade, elle décida d'aller enfiler son maillot noir pendant qu'à l'extérieur, l'homme faisait les cent pas. De la fenêtre, elle examinait Sam des pieds à la tête. Crâne lisse et bronzé, quelques cheveux gris en couronne, il avait les traits du mâle viril. Visage plutôt carré avec une mâchoire osseuse, le nez droit, une bouche aux lèvres charnues, les yeux pers, il affichait à peine quelques rides sur sa cuirasse semblable à celle d'un Apache. Assez grand, les épaules larges, les biceps comme ceux d'un bûcheron, il avait le torse bombé, une

petite touffe de poils gris entre les pectoraux, et le dos bien cambré. Un tour de taille encore svelte, les fesses juste assez renflées, et les jambes droites et musclées sans aucune varice. Il lui faisait penser à certains lutteurs vieillissants qui avaient gardé un corps ferme. Pas une once de graisse, que du muscle, et une tête qui lui rappelait celle des gladiateurs de son livre d'histoire sainte. Un mâle solide, quoi ! Comme certains *truckers* qu'elle avait parfois rencontrés au port. Des *truckers* avec lesquels elle s'était « amusée » sans même leur demander leur âge, alors qu'elle n'avait que treize ans. Scrutant Sam par « derrière » comme par « devant », elle se demandait comment un tel homme pouvait dormir sans femme depuis dix ans. Il avait certes dû, dans son jeune temps, renverser les plus belles filles qui soient, de ses bras jusqu'à... son matelas.

« Me voilà, j'suis prête ! » lui cria-t-elle en sortant du shack, vêtue de son maillot de bain noir d'une pièce qui la moulait effrontément. On pouvait même deviner qu'elle avait eu du mal à l'enfiler, puisque Sam ne parvint pas à agraffer le dernier bouton du dos, que ses énormes seins faisaient sauter de l'ourlet chaque fois qu'il y arrivait... ou presque. Elle avait mis ses sandales, apporté une serviette et, dans sa main potelée, le pain de savon légèrement parfumé. Ils descendirent la côte jusqu'au lac Belle vue et, à peine arrivés, Piquet descendit à son tour, maillot trop grand pour lui, la peau et les os, les jambes arquées, les fesses plates. Mais il fallait être indulgent. Piquet avait onze ans de plus que Sam. Et, à bout de souffle, avec sa cigarette au bec, sa bouteille de bière à la main... « Le lac à nous tout seuls ! » s'était-il écrié, ravi de partager le bain de « ses voisins ». Parce que, parfois, des jeunes du village venaient sans permission s'y tremper le derrière. L'eau était froide. Il fallait y entrer un orteil à la fois. Ce que fit Pauline pendant que,

d'un seul coup, Sam avait couru pour plonger dans le creux.

— Viens, Pauline, l'eau est bonne, c'est pire à petits pas. Viens d'un coup sec. Tu sais nager, au moins ?

— Oui, un peu, en p'tit chien, en grenouille, mais pas comme toi.

— Viens, j'veais t'apprendre, j'veais te tenir, j'te lâcherai pas.

Pauline avança jusqu'à Sam et, ayant de l'eau jusqu'à la taille, elle se jeta en criant dans ses bras.

Premier contact peau contre peau. Des bras mouillés qui s'agrippaient aux muscles fermes et bronzés de l'homme qui était sa bouée. Ils riaient de bon cœur. Elle nagea comme un chiot et sentit, sur son ventre, la main de Sam qui la soulevait pour la faire nager hors de l'eau.

— Pas comme ça, Pauline. Les bras par-dessus l'eau, des brassées, la tête à gauche, à droite, comme ça, c'est ça...

Et, ce faisant, il avait glissé son autre main sous ses cuisses pour la soutenir en forme de planche. Un geste de travers... elle s'apprêtait à couler et s'agrippa vite à son cou, la tête appuyée sur ses pectoraux. Sam sentit un malaise l'envahir. Les seins de Pauline étaient pressés sur son ventre et il sentait le genou de la fille, dont le pied ne touchait pas le fond de l'eau, appuyé sur son membre. Il s'en dégagea doucement de peur d'une « levée » soudaine et, pendant qu'elle regagnait la berge, il resta dans l'eau pour camoufler son trouble. Sur une pierre, une bière à la main, Piquet avait observé la scène. Sourire en coin, l'œil vicieux, il s'était délecté du manège. La « grosse fille » l'excitait, même s'il n'était plus aussi « vert » que son confrère. C'était à peine si, avec la veuve, il parvenait parfois à ses fins... après un essoufflant jeu de mains. Pauline prit le pain de savon, s'avança dans l'eau jusqu'au cou et, d'une main habile, fit sa toilette sans qu'on puisse

la voir, l'eau n'étant pas très claire. Sam n'avait aperçu que ses aisselles et la naissance des seins lorsqu'elle avait levé les bras. Elle entra la tête sous l'eau, la ressortit pour se laver les cheveux au Palmolive, puis, rincés, elle les dégagea de son front, passa le savon à Sam, et revint, en grelottant, s'emmitoufler dans une serviette. Sam se lava de la tête aux pieds et, même s'il avait retiré son maillot, l'eau, plus grise que transparente, ne dévoila en rien ce qui devait rester caché. Pauline ne vit que son nombril. Sur la pierre, à deux pieds de la fille, Piquet, buvant sa bière, se pencha vers elle et lui chuchota à l'oreille :

— D'habitude, on se baigne à poil, Sam pis moé. La veuve aussi.

— Ah oui ? Au fait, elle est où, ta bonne femme ? Elle se lave quand, elle ?

— D'habitude, avec nous, mais aujourd'hui, ça filait pas, les rhumatismes...

Pauline ne répliqua pas, s'allongea sur le sable et laissa le soleil la sécher tout en lui bronzant la peau. Sam était revenu auprès d'elle. Assis à ses côtés, il la contemplait, lui souriait.

— Ça fait du bien, pas vrai ? Une bonne baignade, ça ravigote.

La fille regarda cette main si près de la sienne et demanda :

— Qu'est-ce que t'as au doigt, Sam ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Quoi ? Ça ? C'est une blessure de guerre. Une cicatrice au majeur de la main droite que je garde en souvenir de 14-18. J'ai failli le perdre tellement il était fendu. L'infection a failli me le faire amputer, mais on l'a sauvé. Tu vois ? On l'a cousu en plein centre, à la verticale. Ça fait si longtemps...

Pauline éclata d'un rire franc. Surpris, Sam lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? Pourquoi tu ris comme ça ?

— Excuse-moi, c'est pas poli, mais on dirait une paire de... de fesses.

Ils rirent de bon cœur tous les deux pendant que Piquet répliquait :

— Oui, c'est son doigt-fesses, le doigt de l'amour, comme il dit.

— C'est vrai, Sam ? C'est comme ça que tu l'appelles ? insista Pauline.

— Ça ne vient pas de moi, ce nom-là, c'était l'expression de Gisèle.

— Gisèle ? C'est qui, Gisèle ?

— La « grande amoureuse », celle qui juste avant que j'parte... Ah ! et pis, laisse faire ! J't'en parlerai quand ce sera à mon tour de vider mon sac.

Pauline et Sam remontaient la côte pendant que Piquet, grisé par sa bière, était encore assis sur la pierre. Du haut de la butte, la veuve lui criait : « Lâche la bouteille pis prends l'savon ! » Pauline regarda Sam, éclata de rire, et lui murmura :

— Elle semble en beau joual vert, sa femme.

— Pas sa femme, Pauline, sa concubine.

— En tout cas, elle a l'air bête ! Je l'ai croisée ce matin, et c'est à peine si elle m'a regardée. Un bonjour sec, pas de sourire, pis elle est rentrée.

— Bah ! laisse faire. Elle est pas malcommode, la veuve. Faut juste l'apprivoiser. Tu vas voir, d'ici deux jours, c'est elle qui va venir à toi. D'ici là, plains-toi pas, parce que, dégênée, elle a d'la gueule à donner un mal de tête. Quand on joue aux cartes, elle parle, parle, elle parle tellement qu'on l'écoute, qu'on la regarde pis, pendant c'temps-là, elle triche. Ah ! la vieille bourrique ! Pas surprenant qu'son mari soit tombé raide mort ! Elle a dû lui faire monter la pression jusqu'à c'qu'il éclate !

Ils rirent de bon cœur et Sam, excité par l'eau, la chaleur, la fille, poursuivit :

— Pis, c'est Piquet qui en a hérité. Y'avait jamais eu d'femme, le pauvre, tu comprends ? Une veuve pour le torcher et pour... Bref, tu sais ce que j'veux dire. Pour un vieux garçon laid comme un pichet, c'était l'cadeau rêvé. Un bon gars, cependant, un bon diable, sauf que la bière pour lui, ça passe avant l'pâté chinois. Pas surprenant qu'y soit chétif, y mange pas, y boit !

Ils avaient atteint le shack et, pendant que Sam se rhabillait derrière son drap blanc, Pauline en faisait autant sur son sofa. Sauf qu'à son insu, Sam l'avait aperçue puis observée, par une fente discrète du drap usé.

— T'as aimé ton souper, Pauline ? C'était à ton goût ?

— Oui. Ton foie de porc était bien grillé, j'ai réussi mon riz à la vapeur malgré ton p'tit poêle qui m'fait peur, pis j'te remercie pour les *cupcakes* au chocolat. C'était pas nécessaire, tu sais. Du pain avec d'la confiture, ça m'sucré le bec autant, pis ça coûte moins cher.

— Bah ! Des petites gâteries de temps en temps, ça ruine personne et pis ça fait plaisir.

— C'est à soir que j'te raconte mon histoire ? On fait ça où ? Pas dehors avec les maringouins pis la chaleur...

— Moi, j'ai pensé qu'ici dedans, détendus, à l'aise...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Oh ! rien de mal, en petite tenue, pas plus. Si tu y vois pas d'inconvénient, j'aimerais ça garder juste mon caleçon. C'est pas pire qu'un costume de bain quand on y pense. Toi aussi, tu pourrais t'mettre à l'aise...

— Ben... pas en sous-vêtements. C'est pas pareil pour une fille.

— Pourquoi tu t'attaches pas un drap autour du corps ? Une espèce de robe comme les indigènes dans les films de Tarzan ? Tu sais c'que je veux dire ? Avec ton

savoir-faire, ça pourrait aller et tu prendrais l'sofa pis moi, la chaise berçante.

— Oui, c'est pas bête, mais va derrière ton drap pendant que j'm'arrange comme ça. Mets-toi à l'aise près d'la fenêtre, y'a un coup d'vent qui vient de temps en temps. Ça va nous rafraîchir au moins les bras.

— J'ai une grosse bouteille de bière sur la glace. Ça t'dirait d'en prendre un verre ?

— Non, j'aime pas la bière, prends-la tout seul, moi, j'vais m'servir un verre de *root beer*. J'ai vu que t'en avais acheté pour moi. C'est vrai, hein ? Tu sais qu'j'aime le sucré, c'est même ma liqueur préférée.

— Comme tu voudras, le temps d'enlever tout ça, de sortir pour que tu t'prépare, pis après, j'prends mon verre pis j't'écoute, ma Pauline.

« Ma Pauline ! » La fille resta interloquée. À peine vingt-quatre heures sous son toit et il l'appelait déjà « sa » Pauline. Amusée, heureuse de son effet sur lui, Pauline se disait que ce n'était pas demain la veille qu'il la mettrait à la porte. Il avait beau avoir vécu seul depuis dix ans, elle sentait que sa présence ne lui était pas lourde. Elle sentait que, peu à peu, elle se hissait dans son estime. Pas si sauvage que ça, l'ermite, même si le curé Talbert lui avait dit qu'il était difficile de lui plaire, qu'il était rabougri, grognon. Depuis l'après-midi, depuis la baignade, elle avait senti que Sam ne dédaignait pas sa compagnie. Au contraire, elle était presque sûre qu'il serait déçu si elle pliait bagage le lendemain. Le ménage fait, le shack un peu plus propre, Sam revenait progressivement dans son monde d'antan. Elle le sentait, elle n'était point sotte. C'était un homme ! Et elle, une créature de... vingt ans.

Sam poussa le drap et apparut dans sa presque nudité. Vêtu d'un caleçon blanc, un sous-vêtement quelque peu défraîchi. Le curé eût certes trouvé sa

tenue indécente. Pas elle. Sûrement pas elle qui en avait vu d'autres. Pas la Pauline que tous les maris de ses patronnes avaient tenté de sauter. Pas la servante de la ville qui avait dû, maintes fois, se plier de bonne grâce aux assauts pour ne pas perdre son emploi et ses gages. Elle le regarda, lui sourit. Quelque peu mal à l'aise, Sam balbutia :

— Ça t'gêne pas, au moins ? Est-ce que c'est correct ?

— Absolument, voyons donc ! On a dit qu'on s'offrirait à l'aise.

— Bon, j'sors pour pas t'gêner, mais j'vais aller en arrière du shack. J'voudrais pas que Piquet m'voie comme ça, encore moins la veuve. Elle jacasse avec le curé, celle-là !

Sam sortit et rampa en vitesse hors de portée de vue de ses voisins. Mais, pas assez vite pour que la veuve, toujours à sa fenêtre, n'ait rien vu. Elle avait tiré son rideau et avait maugréé sans que Piquet s'en rende compte. Sam en petite tenue avec la grosse fille dans son shack, c'était trop pour elle. C'était trop évident. La veuve était furieuse juste à l'idée que, désormais, elle n'allait avoir que Piquet. La « grosse » ne perdait rien pour attendre. Dans sa tête, c'était clair, il fallait que « la » Pauline sacre le camp. Elle ferait tout pour que Sam, repentant, la supplie de revenir dans son lit de temps en temps.

Pauline lui cria qu'il pouvait rentrer, qu'elle était installée. Sam revint en rampant comme il était sorti et, d'un bond, il fit irruption dans le shack en fermant la porte derrière lui. Pauline était allongée, couverte d'un drap blanc dont elle s'était fait un peignoir sans manches. Retenu juste à la hauteur des seins, laissant deviner tous leurs charmes. Le drap qui s'ouvrait sur la cuisse permettait d'entrevoir le début de la fesse. Sam fut conquis mais n'en laissa rien paraître. Il se déboucha une bière, offrit un verre de Hires à

son invitée et, assis sur la chaise berçante juste en face d'elle, les jambes écarquillées, il attendit que la belle lui raconte l'histoire de sa pauvre destinée. Les jambes grandes ouvertes. Délibérément ! Pour qu'en cours de route, le cas échéant, Pauline puisse deviner... son trouble.

— Mon père est mort lorsque j'avais deux ans. C'est ma mère qui a été prise avec les quatre enfants. J'étais la plus jeune, la moins intéressante...

— Quatre enfants ? Tu as donc d'autres frères ou sœurs à part celle de Saint-Lin ?

— Oui, mais laisse-moi t'raconter. Tu peux m'poser des questions, mais pas à tout bout d champ. J'en finirai plus sinon...

— Bon, ça va, j'ai compris. Parle, parle, pis moi, j'veis boire.

— Le plus vieux, Albert, est mort à l'âge de douze ans. Écrasé par le *truck* du laitier. J'étais si jeune, je l'ai à peine connu ; j'me rappelle plus de lui. Ma mère est donc restée avec trois filles sur les bras : Berthe, Raymonde et moi. Berthe, c'est la plus vieille, elle est aujourd'hui chez les sœurs. Chez les sœurs de la Providence. C'est la seule qui est instruite dans la famille. C'est elle qui s'occupe de ma mère qui est...

Pauline s'était arrêtée, gênée, mais Sam la sortit vite de l'embarras.

— À l'asile, j'sais. Piquet me l'a dit, le curé l'a informé.

— Bon, puisque tu sais...

— Oui, mais comment ça se fait ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle faisait des crises de nerfs de plus en plus, elle perdait la mémoire, elle la retrouvait. Quand elle était en transe, elle ne savait plus qui elle était. Elle cassait tout dans la maison. Elle était dangereuse. C'est à c'moment-là

que Raymonde et moi, on est allées vivre chez ma grand-mère. Mémère Pinchaud, la seule qui nous restait. Berthe s'est occupée d'ma mère jusqu'à ce qu'elle mette le feu dans la maison. Là, les docteurs s'en sont mêlés. On l'a examinée, on l'a déclarée folle, pis on l'a enfermée. Elle est à Saint-Jean-de-Dieu depuis ce jour-là. Elle pique encore des crises, elle cherche à s'enfuir, elle hurle, pis on la calme avec une piqûre. C'est Berthe, la bonne sœur, qui veille sur elle. Elle travaille dans un autre hôpital, j'sais pas où, mais elle va la voir souvent. Et ma mère la reconnaît même pas ! Parce que Berthe n'était pas une religieuse quand ma mère l'a vue la dernière fois. Elle s'est réfugiée dans un couvent après, et c'est là qu'on a fait une bonne sœur avec elle. J'suis pas certaine qu'elle avait la vocation, mais, en tout cas, elle est là, elle s'occupe d'la mère et elle ne s'est même pas demandé ce qu'on était devenues, Raymonde pis moi, après la mort de mémère. Toujours est-il qu'à l'âge de douze ans, j'étais déjà servante dans une maison. C'est ma tante, la sœur à mon père, qui avait comploté tout ça. Elle m'avait retirée de l'école parce que j'avais redoublé ma cinquième année et que j'étais encore la dernière de la classe. Raymonde a travaillé dans un restaurant, elle a rencontré Léo, ils se sont mariés, pis ils sont venus s'installer à Saint-Lin sur la ferme de son père. C'est là que j'ai échoué avant d'venir ici. Ils n'ont pas voulu d'moi. Pas même pour une semaine ! Faut dire que Raymonde et moi, on a toujours été comme chien et chat, mais quand même. Avec leurs quatre enfants, y'avait pas d'place pour moi. Pas même un sofa ! J'lui ai dit que j'en avais aperçu un dans l'salon, mais elle m'a répondu d'aller au diable. Elle m'a traitée de chienne, de tout c'que tu voudras, pis j'suis partie. Tu connais la suite.

— Oui, mais avant, de tes douze ans jusqu'à maintenant ?

— J'ai toujours travaillé comme servante, mais j'perdais souvent ma place. Des fois, c'était à cause des enfants qui colportaient des menteries à leur mère, des fois, c'était parce que j'étais trop jeune, pas assez propre avec ma vadrouille dans les coins. Une fois, c'était parce que la dame en avait trouvé une pour moins cher que moi, même si j'gagnais deux piastres par semaine. À d'autres endroits, c'était l'bonhomme qui avait les doigts longs. J'avais beau me plaindre aux patronnes : c'était moi qu'on sacrait dehors. J'aurais pu m'fermer, rien rapporter, mais j'étais là comme servante, pas comme fille de chambre pour les gros écœurants ! Tu comprends ? C'est ça ma vie, Sam, rien que ça ! J'ai jamais eu d'chance, j'étais toujours blâmée...

— Mais, pour te ramasser ici, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ça, c'est le boutte du boutte ! Je travaillais chez une vieille maudite, un de ses tubes de rouge à lèvres a disparu, et elle m'a accusée. J'ai eu beau me défendre, elle l'a trouvé en fouillant dans ma sacoche. J'suis sûre que c'est son grand gars qui l'avait mis là. Je refusais ses avances, il était en joual vert, et il a tout comploté pour que j'perde ma place. Sans références, avec une étiquette de voleuse, j'aurais jamais été capable de m'trouver une autre place en ville. Sans argent ou presque, j'ai pensé que ma sœur me prendrait, qu'elle m'aiderait à m'placer dans l'coin, mais non, elle a rien voulu savoir de moi, pis son Léo s'en est pas mêlé. Elle m'a même dit en pleine face que j'étais du genre à piquer un rouge à lèvres. Imagine ! J'ai juste un tube avec moi que j'ai acheté chez Woolworth. J'ai rien d'autre à dire, Sam. Jusqu'à ce que l'curé me case quelque part.

Sam était songeur. Il avait été touché par tous les malheurs de la pauvre fille. La pauvre fille avec des yeux de biche qui venait... de lui mentir. La pauvre fille qui

n'avait pas osé lui avouer qu'elle avait bel et bien volé le rouge à lèvres de sa patronne et que cette dernière n'avait pas de « grand gars » à elle. C'était l'épouse d'un notaire, une femme du monde sans enfant. Et Pauline avait sauté... plusieurs chapitres. Elle n'avait pas parlé de ses aventures avec les débardeurs du port, de ses nuits avec des *truckers* de passage, de tous ses patrons qu'elle avait satisfaits de bon gré, et des gars pour lesquels elle avait souvent retroussé ses jupes. Elle était là, pantoise, innocente, incitant à la compassion, quand elle aurait dû réciter un acte de contrition. Et Sam, dans sa bonté, lui prêta un mouchoir lorsqu'elle se mit à pleurer.

— T'as jamais eu d'ami sérieux, Pauline ? Une belle fille comme toi...

— Tu sais, quand on est servante... J'en ai eu un, mais il m'a laissée pour une autre plus belle et de bonne famille.

— Ça m'gêne un peu de te demander ça, mais, mais...

— Pose toutes les questions qu'tu veux, Sam ; ça m'dérange pas.

— Es-tu... es-tu encore vierge, Pauline ?

Elle baissa quelque peu la tête comme si elle allait confesser un crime.

— Non, Sam, j'ai eu un ami, j'te l'ai dit, mais ç'a été sans conséquence. Je faisais attention, j'en avais pas confiance. Pis, j'l'aimais plus ou moins. Mais, pour répondre encore à ta question, non, j'suis plus vierge. J'me suis donnée pis j'sais c'que c'est un homme.

Malgré sa compassion, Sam était soulagé. Il avait souhaité de tout son cœur une telle réponse. Une fille abandonnée, une bonne fille, une pauvre petite fille... sans sa virginité. Il était soulagé d'autant plus que, durant son récit, Pauline dévoilait souvent un sein ou une fesse. Par inadvertance, sans s'en rendre compte, mal drapée dans ce linge froissé. Il avait bu sa bière plus vite

que d'habitude. Parce que la fille l'excitait, parce qu'il se sentait presque nu devant elle, et parce que la vue d'un sein l'avait forcé à croiser les jambes.

Dehors, la noirceur avait pris. Sam, la bière aidant, sortit du shack pour un besoin pressant. Sans même se rendre à la bécosse pour ne pas revenir auprès d'elle avec l'odeur de cet endroit infect. Derrière la cabane, sur un arbre, personne pour le voir, pas même la veuve. Quand il rentra, il s'aperçut que Pauline était couchée, mais un très bon arôme avait envahi la cambuse. Son invitée s'était parfumée. Une fragrance de piètre qualité, mais pour un shack, c'était comme la fraîcheur d'un lilas de mai.

— J'suis fatiguée, j'veux dormir ; j'ai trop parlé, ça m'a secouée.

— J'vais en faire autant. Dors bien, Pauline, fais de beaux rêves. Demain, si tu l'veux encore, j'te raconterai mon histoire. Tu veux bien ?

Aucune réponse, la fille s'était endormie ou faisait mine de l'être. De peur de la déranger, de troubler son sommeil, Sam se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à son grabat derrière le « rideau » blanc. Couché, le regard dans le vide, il se demandait ce qui lui arrivait, ce qu'il ressentait soudainement. Cette fille, cette intruse d'à peine deux jours, venait de le troubler dangereusement. Les yeux sur le mur où une araignée grimpait, il la revoyait dans l'eau, il la revoyait sur le sofa, il revoyait ce sein duquel était tombé le drap et, haletant, Sam ferma les yeux, non pas sur une pulsion, mais en proie à une violente... érection.

**Samuel Bourque** vit depuis dix ans dans un shack près d'un lac, avec pour seuls voisins un dénommé Piquet et Charlotte, la veuve. Pour Sam, le passé est enterré et, à l'aube de la soixantaine, il n'aspire qu'à la solitude... Un jour, le curé du village lui demande d'héberger pour quelque temps Pauline, une robuste fille de vingt ans. Sa présence réveille en cet ermite des passions qui iront jusqu'à l'obsession. Même si Pauline rêve d'un meilleur sort, elle ne dédaigne pas les faveurs de cet homme, mais elle ne ferme pas pour autant les yeux sur Marcel, un prétendant de trente-six ans, ni sur Ti-Guy, un adolescent qui lui permet de savourer pleinement sa jeunesse. De ces écarts surgira le drame...



*Natif de Montréal, Denis Monette est un véritable maître des best-sellers, qui a vendu à ce jour plus d'un million d'exemplaires et dont le lectorat ne cesse de croître. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, en passant par le récit de son enfance et son autobiographie, on ne peut qu'être touché par la sensibilité de ses nombreux écrits, qui vont droit au cœur.*